



## PRESSE ÉCRITE

**Libération, mai 2012**

« Un livre témoignage »

Dans le cadre des opérations menées avec des habitants du quartier du Clos Saint-Lazare de Stains, l'auteure Maylis de Kerangal et le photographe Benoît Grimbert ont été invités à accompagner une série d'ateliers et de rencontres menés par le chorégraphe Thierry Thieû Niang avec des scolaires et des seniors. Il en est né un livre *Pierre feuille ciseaux*. On y chemine avec des jeunes du Clos dans une sorte de terrain vague, « le Champ », entre Stains et Saint-Denis. La jeune fille de la Cité-Jardin, le garçon du Clos, l'enfant de la Prêtresse, sont les guides dans ce parcours littéraire et photographique, où la banlieue définit ses territoires, ses lignes-frontières et zones d'exploration, où le rêve et les amours grandissent secrètement. Sur un chemin buissonnier entre les barres des immeubles, au bout de la ligne 13 de métro, une tendre balade.

**Zibeline, mai 2012**

« La matière et la vie »

par Agnès Freschel

Au moment où Maylis de Kerangal, après son Prix Médicis, vient de sortir un nouveau roman, une *Tangente vers l'Est*. Un petit ouvrage vient ouvrir une autre porte de son univers. *Pierre feuille ciseaux* né d'une rencontre avec un territoire particulier : à Stains co-existent, dos à dos, deux

ensembles d'habitations : le Clos Saint-Lazare, cité violente cumulant les erreurs architecturales des « mastodontes », et la Cité Jardin, village communautaire du début du XX<sup>e</sup> siècle, sorte de phalanstère plus humain, mais totalement séparé de sa voisine par un champ en friche, quelques jardins ouvriers résiduels et le chantier du nouveau bâtiment des Archives nationales. En passant sur ce territoire rencontré à l'occasion d'un atelier chorégraphique que Thierry Thieû Niang menait avec des enfants, Maylis de Kerangal a rencontré les photographies de Benoît Grimbert. Désertes. Sans âme qui y vivent, que deux silhouettes vagues traversent sans les voir. Des bâtiments comme poussés de la terre, photographiés toujours dans la végétation anarchique qui les entoure comme si elle reprenait ses droits, et entourés d'objets impensés. Poteau électrique d'où partent des myriades de fils, voiture seule. Débris. Grues qui construisent le ciel au-dessus de sillons de terre. Murs qui séparent et que la vigne vierge recouvre.

De ces photos désertes qui disent tant de blessures collectives, Maylis de Kerangal a fait surgir des personnages. Un garçon du Clos Saint-Lazare, une fille de la Cité Jardin, qui n'auraient jamais dû se rencontrer, et n'y parviendront pas ; une petite fille séparée de l'amour de sa mère et qui va commencer à danser. Les phrases, longues, architecturées, sensibles, de Maylis de Kerangal, se déploient pour raconter leur histoire. À partir des objets qu'ils rencontrent et qui, comme les photos, président à chaque phrase. Et un nouveau rapport entre texte et photo naît, comme les éditions Le Bec en l'air savent en faire surgir : qui n'illustre ni ne commente, mais construit de subtiles analogies.

**Le Parisien, avril 2012**

C'est un joli petit livre de poche qui prolonge l'exposition. Ou la précède, selon les envies. La romancière Maylis de Kerangal, auteur notamment en 2010 de *Naissance d'un pont*, couronné par le prix Médicis, s'est appuyée sur les photographies de Benoît Grimbert pour construire un récit en forme de jeu de piste, intitulé *Pierre feuille ciseaux*.

Au gré des champs, îlots et parcelles, Maylis de Kerangal nous entraîne à la rencontre de personnages, mi-réels, mi-imaginaires, la jeune fille de la Cité Jardin, le garçon du Clos ou encore l'enfant de la Prêtresse. Des fictions entre champs et béton, empreintes de poésie.

**L'express.fr, «les huit plumes», juin 2012**  
« Pierre feuille ciseaux : subtil jeu d'écriture autour d'un territoire »

*Pierre feuille ciseaux* rassemble trois textes, presque des nouvelles, reliés entre eux par des liens géographiques subtils. Invitée par les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine Saint-Denis, elle s'est laissée inspirer par les lieux chargés d'histoire humaine de ce territoire, ainsi que par les photographies de Benoît Grimbert, qui parsèment le livre. Mots et photos interrogent le lecteur sur leurs connections possibles. Dans un style toujours très personnel, Maylis de Kerangal dessine trois trajectoires de vie. Pour chacun des textes, elle isole quelques mots qui agissent comme des révélateurs de sens, un peu à la façon d'instantanés photographiques. Positionnés au début des paragraphes, ces mots insufflent au texte du rythme poétique et surtout un côté ludique.

Premier texte, la jeune fille de la Cité Jardin raconte la vie d'une femme anonyme (comme tous les autres personnages), née dans les années cinquante à Stains, « cité modèle créée pour loger les populations ouvrières employées dans les usines de Saint-Denis, de la Courneuve ou du Bourget, une cité conçue pour donner forme à l'expansion urbaine de la banlieue parisienne : ici, une forme de toile d'araignée, une forme d'étoile ». On devine quelques bribes d'enfance, puis d'adolescence dans cet espace, « polygone bizarroïde couleur de mousse ou de prairie, feuillage de printemps, chamallow menthol ».

Le garçon du Clos Saint-Lazare, lui, habite au Clos depuis ses quatre ans et passé l'euphorie de l'installation, découvre petit à petit que ce lieu « donne un tour d'érou à l'ensemble ». Heureusement, une fille l'attire, qui habite la Cité Jardin. Pour elle, avec elle, il va franchir la frontière entre les deux cités. Ils vont même traverser « le Champ », « un monde en suspens, sorte d'alvéole acquise à l'imprévisibilité et au biologique ». Dans cet espace, un bâtiment se construit, celui des Archives nationales. Le dernier texte du livre, l'enfant de la Prêtresse, est très touchant car une petite fille en est le centre. Derrière les moutons de poussière de sa chambre elle émerge, bien décidée à ouvrir le couvercle d'une boîte de chaussure, remplie de trésors qui racontent sa vie.

Au début, je suis restée imperméable à ces histoires, je ne trouvais pas la clé. Et c'est en relisant ces textes courts que j'ai pu en apprécier toute la saveur, toute l'originalité, toute la poésie qui s'en dégage. *Pierre feuille*

ciseaux est un patchwork d'impressions éparées, anonymes certes, mais qui toutes sont rattachées à une terre, celle de cette banlieue constituée de bitume et de jardins. Maylis de Kerangal défriche avec talent une autre façon de raconter un territoire.

**Geochoregraphie-de-Stain.fr**, mai 2012  
« Mémoire des corps et des lieux, un livre pour rendre compte de cette expérience ».

Explorer sa ville avec son corps ; grâce à la danse, mieux sentir le mouvement de ses bras, de ses jambes, mais aussi des voitures, des bâtiments et des individus. Depuis 6 ans, c'est ce que « Mon corps, mon lieu » propose aux habitants d'un même territoire en Seine-Saint-Denis.

*Pierre feuille ciseaux* vient d'être publié aux éditions Le Bec en l'air. Il contient des textes de fiction de la romancière Maylis de Kerangal et les photographies de Benoît Grimbert. Ils ont tous les deux été invités à accompagner une série d'ateliers et de rencontres pour lesquels Thierry Thieû Niang avait rassemblé élèves et seniors. Comment partager ce que l'on voit d'une ville de ses habitants, par la fiction et la photographie ? Maylis de Kerangal et Benoît Grimbert proposent une réponse, dans un duo où texte et image esquissent un subtil pas de deux.

**L'express.fr, blog des huit plumes.**  
**Interview de Maylis de Kerangal**

« *Pierre feuille ciseaux* » ?

Oui, c'est un projet issu des rencontres chorégraphiques, qui ont lieu chaque année en Seine St Denis. Ce livre tourne autour de textes et de photos à propos d'un lieu emblématique : la ville de Stains, où deux cités se tournent le dos. L'une d'entre elle a d'ailleurs défrayé la chronique avec ses émeutes; c'est une cité ghetto, avec ses tours serrées les unes contre les autres. L'opposition avec l'autre cité, beaucoup plus tranquille, avec ses petits pavillons avec jardin, m'a beaucoup intéressée. En plus de cela il y a, faisant face à ces deux cités, la ville de Pierrefitte, où doivent prochainement emménager les Archives nationales, soit toute la mémoire du pays. C'est donc un lieu assez dense, qui m'a inspiré... Mais le projet porte aussi sur les gens qui résident là-bas. Les rencontres chorégraphiques, c'est d'abord une chorégraphie autour de la danse, avec des chorégraphes de qualité, et des projets en relation avec le public (issus



de collèves, mais aussi des seniors). Ces rencontres, c'est une histoire de contrastes, contraste générationnel, contraste de l'habitat lui-même, et contraste entre cet instantané et le continuum de l'Histoire de France, ce disque dur externe que constitue les Archives nationales qui viennent précisément s'établir ici, et pas ailleurs. Oui, un projet vraiment passionnant.

**Standars and more.fr**, avril 2012  
**Interview par Anthony Poiraudau**

Tu sors aussi un tout nouveau livre, *Pierre feuille ciseaux*, en collaboration avec un photographe, Benoît Grimbert. Peux-tu nous en parler ?

Il a une genèse un peu particulière, en lien avec les Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis, où il y a des ateliers destinés aux habitants. Une personne s'occupant de ce festival, qui avait lu *Corniche Kennedy* et *Naissance d'un Pont*, m'a appelée l'an dernier pour que je vienne voir ce travail sur un projet, sans qu'il y ait de commande.

Ils souhaitaient associer un écrivain à un atelier, tout en le laissant libre d'en faire quelque chose ou non. Le projet avait lieu à Stains, où le chorégraphe Thierry Thieû Niang (qui a notamment travaillé avec Patrice Chéreau) venait faire danser ensemble trois générations : des personnes âgées, des ados et des petits de la maternelle, sur des problématiques de transmission par les corps. J'y suis allée sans savoir à quoi m'attendre, et comme ça m'a intéressée, j'y suis retournée plusieurs fois. C'est là que j'ai rencontré Benoît Grimbert, le photographe.

Tout ceci se passe sur des territoires très fragmentaires. Il y a deux cités : le Clos-Saint-Lazare qui accumule les difficultés sociales, de promiscuité architecturale et de violence rentrée, et juste à côté la Cité Jardin, construite sur le modèle des phalanstères idéalistes du début du XX<sup>e</sup> siècle. Les deux cités sont dos à dos, ne communiquent pas du tout. Il y a également des zones maraîchères résiduelles, un immense champ qui est comme une friche, et le chantier du bâtiment de Massimiliano Fuksas qui sera le nouveau bâtiment des Archives nationales.

Pour le texte de *Pierre feuille ciseaux*, mon idée a été de peupler les photos très impressionnantes de Benoît Grimbert, qui sont dépeuplées. Le livre raconte trois vies de ce territoire, et débride l'écriture en trois temps. On part d'une écriture documentaire innervée et irriguée par une inscription dans des lieux où je suis allée, pour muter ensuite en fiction complète, avec la dernière des trois vies : celle d'une enfant de cinq ans, qui est une héroïne, nommée « l'enfant de la Prêtresse ».

J'essaie de faire en sorte que chaque nouveau moment d'écriture, y compris ceux qui sont nés d'un projet particulier ou d'une commande, prenne place dans la continuité de mon travail. Là, ce n'est pas un texte de côté : il est dans le mouvement, comme *Tangente vers l'est*, comme *Naissance d'un pont* avant. Les livres prennent place, appellent la suite. D'ailleurs, dans ce dernier texte, j'ai été confrontée à la question des archives, qui est le sujet de mon prochain roman. J'essaie de tout tenir au même niveau, et de trouver une logique interne à l'ensemble.